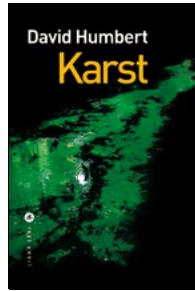


David Humbert

Karst



LIANA LEVI



Trop curieux, trop honnête. Pour le lieutenant Paul Kubler, la sanction est un aller simple Paris-Rouen, avec affectation dans un commissariat de quartier de la cité normande, sa ville natale. Les premiers dossiers n'ont pas de quoi faire vibrer cet ex du quai des Orfèvres: promeneurs agressés dans les bois, ouvriers en colère pour cause de plan social... Mais un matin, les robinets des Rouennais commencent à crachoter de l'eau en Technicolor. Rose pâle, puis vert fluo. Quelqu'un pollue les sources. Du ministère de la Santé à la préfecture, on met la pression: il faut éviter l'affolement des usagers et stopper la crise. À cent à l'heure sur sa vieille Honda ou suspendu en spéléo au cœur des grottes, Kubler doit à tout prix découvrir le secret des profondeurs de la craie, le secret du karst.

Du suspense, du rythme et un propos solide irriguent ce polar limpide sur l'eau et ceux qui la protègent.

DAVID HUMBERT est né en 1973 en Franche-Comté. Géologue à Rouen, il travaille depuis quinze ans à la protection des nappes phréatiques de Haute-Normandie. Également journaliste scientifique, il collabore à différents magazines (notamment *Science et Vie*) sur les questions d'environnement. *Karst* est son premier roman policier.

David Humbert

Karst



Liana Levi

À Ondine,

Les phares du tout-terrain sont braqués vers une dépression dans le sol, une fosse de deux ou trois mètres de profondeur où Lucette a déjà vu les eaux s'engouffrer lors des grosses pluies. La première chose qu'elle voit au bord du trou, c'est son chien, son bon vieux Caramel. Sa tête fait un angle incongru avec son corps, et le cœur de Lucette bondit dans sa poitrine, à voir son fidèle compagnon, allongé, inerte... mort? Il est mort, c'est sûr, sinon il serait venu vers elle, lui aurait léché la main, fidèle et reconnaissant, il l'aurait entourée pour la rassurer et la protéger du danger, en montrant les dents comme il l'a toujours fait.

Une forte odeur de gasoil lui assaille les narines. Ses yeux s'habituent lentement à la lumière aveuglante et finissent par faire le point sur la scène : du rouge, sur l'herbe, la terre, les feuilles, partout. Des taches rouges, aussi écarlates que sa cuisine. Du sang. Lucette réalise qu'il y a du sang sur plusieurs mètres à la ronde, avant de remarquer l'homme agenouillé au fond du trou. Il se redresse en dépliant lentement son corps. La terreur gagne la fermière, elle ne pense qu'à fuir, mais elle est pétrifiée. Ses yeux s'écarquillent, ses jambes flanchent, sa respiration s'arrête. La créature se dirige vers elle en tendant des mains grandes comme des fourches. La fermière veut

hurler, elle ouvre grand la bouche, mais le son meurt dans sa gorge, et le cri qu'elle entend dans la nuit semble venir de derrière elle.

– Non ! hurle quelqu'un.

Lucette sait qu'elle va mourir. Elle pense à Caramel, à Pierrot et à Blanche, à sa cuisine aussi et à *Faut pas rêver*. Et que c'était une dure vie, mais ça valait le coup...

I

L'EAU

Mardi 27 mai

– D-o-m-i-c-i-l-i-é-à-B-i-h-o-r-e-l. Voilà pour l'état civil, passons maintenant à l'agression. Date et lieu des faits ?

De l'autre côté de mon bureau, le col blanc rondouillard prend un air de chien battu. Teint pâle, regard fuyant, front moite. J'attends, les doigts sur le clavier.

– Ça doit vraiment apparaître dans ma déposition ?

– Monsieur Coubrat, je peux difficilement prendre votre plainte sans préciser le moment et l'endroit où le vol s'est produit.

– C'est délicat.

– C'est-à-dire ?

– En toute franchise, je ne devais pas être à cet endroit à cette heure-là, vous comprenez ? dit-il en desserrant son nœud de cravate.

– À vrai dire non, mais nous y reviendrons. Décrivez-moi les circonstances de l'agression.

– Je me promenais dans les bois... Un homme a surgi d'un bosquet avec un couteau à la main et m'a sommé de lui donner mon portefeuille. Ce que j'ai fait sans discuter.

– Sans discuter ?

– Je vous certifie qu'il était très convaincant !

– Et ça s'est passé quand ?

– Vendredi soir vers 21 heures.

– Vous vous promeniez dans les bois un vendredi soir vers 21 heures ?

Il baisse les yeux et pâlit plus encore, sans toutefois me répondre.

– Monsieur Coubrat, si vous avez quelque chose à cacher, il faut me le dire, et si ce n'est pas grave, rassurez-vous, ce ne sera pas dans *Paris Normandie* demain. Dans quel bois ?

Il s'est à tel point recroquevillé sur sa chaise que je dois presque me pencher par-dessus mon bureau pour le voir.

– Dans le bois des Essarts, lâche-t-il enfin à voix basse.

Les Essarts... Je vois : une pénétrante dans la forêt de la Londe, proche de Rouen et de l'autoroute, où des véhicules tournent en rond au ralenti et se garent sur un appel de phares. Vrai lieu de mixité sociale, de fraternité interraciale et d'échanges œcuméniques, où les clivages s'effacent dans un unique objectif : entrevoir de nouveaux horizons. Accessoirement, quelques gays en goguette y traînent aussi. M'est avis que ce n'est pas un couteau que l'agresseur avait à la main, mais un autre type d'objet contondant. Effectivement, la situation pourrait s'avérer délicate pour monsieur Coubrat si l'affaire s'ébruitait jusque dans son foyer.

La porte s'ouvre brutalement et une policière baraquée en uniforme entre sans frapper.

– Réunion EuroGaz au central à 10h30 ! Tu t'y colles, ordre du divisionnaire, me balance Murielle, le planton du jour.

– Je suis occupé, réponds-je calmement.

– Va le dire au commissaire Je vais reprendre la déclaration de monsieur.

Je décèle dans le regard du monsieur en question une réelle détresse à l'idée de devoir raconter son escapade malheureuse une seconde fois, qui plus est à une femme. Je me demande aussi si c'est l'usage local de défoncer les portes et de s'adresser à un supérieur sur ce ton, ou si c'est seulement parce que mon arrivée récente est particulièrement appréciée. Je ne suis pas très à cheval sur les relations hiérarchiques, mais je le suis un peu plus sur la politesse. Je prends ma veste avant de quitter le bureau sans autre commentaire et fais un signe de tête navré au cadre quadra catastrophé.

En sortant dans la rue pour me rendre au commissariat central, je traverse le boulevard sans trop regarder, perdu dans mes pensées embrumées, et manque de me faire écraser par une camionnette au passage piéton.

– Mets un casque, abruti! me jette le chauffeur par sa vitre entrouverte.

Un casque. Merde! Je me souviens qu'hier soir, tard dans la nuit, j'ai laissé ma moto devant *Le Saxo*, un des innombrables bars de la ville. Rouen détient en effet le record national de la plus grande concentration de Licence IV, devant Lille et Rennes, rien que ça. Quatre cent cinquante débits de boissons alcoolisées, un pour mille quatre cents habitants, l'embarras du choix.

Vingt minutes avant la réunion. J'ai le temps de descendre place Saint-Marc à pied pour récupérer la bête et filer rive gauche jusqu'au commissariat central. Une petite balade me fera le plus grand bien. Je prends la rue Beauvoisine, traverse la cour du muséum puis les jardins de l'Hôtel de Ville sous la caresse d'un soleil matinal radieux. Je slalome entre les livraisons

des commerces de la rue Armand-Carrel, et arrive enfin devant le bar à bière. Mon fidèle destrier n'a pas bougé.

– Sacrée fête, hier soir! Pas trop dur, ce matin? me demande le barman, en train de sortir les tables de la terrasse.

Je grogne un salut tout en décadénassant ma moto. Je ne dirais pas que «fête» soit le bon terme, on a plutôt «arrosé» ma nouvelle affectation. Qui d'ailleurs me laisse un arrière-goût de sanction disciplinaire, genre mutation du gars qui dérange. Après le 36, le 44, changement de braquet. Du quai des Orfèvres au boulevard de l'Yser, de la police judiciaire à la sécurité publique. Aller simple Paris-Rouen, retour à la case départ, dans cette bonne vieille ville de province qui m'a vu grandir. Depuis deux semaines, malgré mon nouveau grade de lieutenant de police, je prends, entre autres réjouissances, les plaintes de bourgeois qui se font tirer leur bourse dans les bois, le tout sous le regard méfiant de mes nouveaux collègues. Tu parles d'une promotion.

Mon retour en Normandie fait au moins plaisir aux amis, qui veillent à maintenir mon moral au-dessus de la ligne de flottaison. Hier, ils ont embarqué mes papilles assoiffées dans une virée houblonnée, direction les Flandres. Blonde, ambrée, brune. Simple, double, triple fermentation. Une pinte, deux pintes, trois pintes... C'est comme compter les moutons, sauf qu'on se réveille avec une gueule de bois. Bien qu'éméché, j'avais eu la présence d'esprit de laisser ma Honda devant le bar et mon casque au taulier. Clé, kick, direction la Seine.

Je me gare rue Brisout-de-Barneville, devant le commissariat central, dit le «Brisout». Cette petite chevauchée à quatre cylindres m'a un peu éclairci les idées, même si le bruit des chaises qu'on tire sur le sol résonne autant dans mon crâne que dans la salle de réunion.

La pièce se remplit petit à petit de casquettes, képis et casques: polices nationale et municipale, gendarmes, CRS, tous ensemble pour un briefing réunissant la fine fleur des forces de l'ordre locales. Les RG ne doivent pas être loin non plus. Le commissaire principal, que tout le monde semble connaître sauf moi, attend que les derniers arrivés s'installent pour prendre la parole.

– Messieurs, bonjour, attaque-t-il en oubliant (sciemment?) que plusieurs fonctionnaires sont des femmes, je n'irai pas par quatre chemins: le préfet est sur les dents. En raison du contexte politique actuel et de la situation précaire de l'entreprise EuroGaz, aucun incident ne sera toléré. La gestion de cette manifestation doit être irréprochable: pas de débordement, pas de dégâts. Il faut être visibles, incontournables, en un mot: dissuasifs.

La préfecture met le paquet et déploie du monde. Après quelques détails logistiques, les galons poursuivent en précisant l'affectation des différents corps:

– Les trois équipes de la brigade anticriminalité joueront un rôle crucial dans le maintien de l'ordre. Leur objectif est de repérer les éventuels éléments perturbateurs, le cas échéant de les isoler et de les neutraliser discrètement en marge du cortège. Le leader de chaque groupe se verra confier un talkie-walkie, en liaison permanente avec les services d'ordre des

syndicats ouvriers chargés de surveiller de l'intérieur la progression de la foule. J'insiste sur un point : ne pas pénétrer le cortège. Toute intervention directe pourrait être perçue comme une provocation.

Pour le reste, rien que du classique : gendarmes montés pour débayer la route, flics à scooter à la circulation, municipaux à vélo pour l'encadrement latéral, et enfin les bus des compagnies départementales d'intervention – nos CRS locaux à nous –, postés aux endroits stratégiques pour rentrer dans le tas si besoin, ce qui, tout le monde l'a bien compris, n'est pas une option envisageable, mais on ne sait jamais. Les RG seront plus ou moins invisibles, mais bel et bien là, quelque part... Je range les infos dans mon cerveau encore noyé de bière belge, entre un reste de Queue de Charrue et le fond d'une Hommel. Et moi ?

– Les renforts prélevés dans les différents bureaux de police de l'agglomération viendront en appui, dispatchés dans les véhicules de la brigade anticriminalité.

Bingo, j'ai décroché le gros lot, je pars cavalier avec les cow-boys. Autant dire que s'il y a du grabuge je serai aux premières loges pour interpeller, à la manière virile de la BAC, « les éléments perturbateurs ».

– Je compte sur vous pour mener le troupeau à la bergerie sans encombre, achève le grand chef. Rompez.

Par instinct grégaire, tout le monde se regroupe avant de quitter la salle, sans mélanger casquettes, képis et casques. Au final, il ne reste que les quelques individus comme moi, déracinés des commissariats annexes, un peu perdus hors de leur biotope naturel. Un grand gars nous approche avec un rictus de Terminator. Cheveux à ras, bouc travaillé, sweat à capuche sous un vieux cuir, jean et baskets. BAC de la

tête aux pieds. Vincent Gutowski, chef de la brigade anticriminalité.

– Bon, les appelés, raille-t-il, on ne s’attend pas à un rassemblement de grande ampleur. C’est juste un tour de chauffe pour les ouvriers, histoire de bomber le torse et de gonfler les biceps avant la venue du ministre la semaine prochaine. Alors on reste peignards dans les véhicules et on n’en sort pas. Si ça bouge, nous on intervient, et vous, vous restez dans la caisse pour faire la liaison radio avec le central. Pas de questions? Rendez-vous ici à 14h 30.

Ça promet d’être exaltant.

Midi et quelque, la réunion est terminée, la manif est dans trois heures, ce qui me laisse largement le temps de passer à l’appartement pour tenter de me retaper un peu. En trois accélérations, je suis chez moi. Je m’installe sur le balcon avec un Coca et un sandwich attrapés au vol, et les déguste dans un état second, l’esprit flottant dans une sorte de néant éthylique.

Une sieste s’impose si je dois assurer cet après-midi au cas où la manif dérape. Je m’écroule dans le canapé, règle mon portable sur vingt minutes et m’endors direct. Vingt minutes plus tard, le réveil sonne bêtement à l’heure indiquée. Pour sa peine, je le snooze une dizaine de fois comme d’habitude. Il est donc presque 14 heures quand j’émerge enfin, dans un méchant pâté.

Une bonne douche devrait me sortir de ce marasme, d’autant que je n’ai pas eu le temps d’en prendre une ce matin. Je me déshabille, entre dans

la cabine et ouvre le robinet. L'eau jaillit, d'abord froide. Je me savonne en frissonnant alors qu'elle devient progressivement chaude et... rose? Un beau rose pâle comme un rosé de Camargue, que je regarde s'écouler par la bonde, stupéfait, hésitant à me laver au rosé alors que je sue déjà de la bière. C'est quoi, cette flotte? Polluée? Dangereuse? Toxique? Le jet faiblit, la pomme de douche siffle un air de tube, puis plus rien, hormis le fait que j'ai de la mousse plein les yeux. Je me bagarre avec les robinets, sans succès. J'enfile un peignoir en jurant et glisse sur le parquet jusque dans la cuisine pour vérifier le compteur et la vanne générale. Tout est normal. Mais il n'y a plus d'eau à l'évier non plus, à part quelques jets rosâtres crachés par un robinet asthmatique. Panne sèche dans tout l'appartement. Je compose le numéro de ma vieille logeuse : pas de réponse.

Je vais finir par être en retard et n'ai d'autre choix que d'aller me rincer dans le jardin. Après avoir passé un short pour éviter de m'exhiber devant tout le voisinage, je file au fond du parc où deux cuves équipées d'une ancestrale pompe à main récupèrent l'eau de pluie pour abreuver toute cette végétation. Au cas où elle en aurait besoin lors des (très) rares périodes sèches du climat normand : ici, jamais de pénurie, les cuves débordent, Rouen reçoit assez d'eau du ciel pour arroser trois fois les jardins de Versailles en pleine canicule. Je remplis donc un seau que je me renverse sur la tête. Ça sent un peu la vase, c'est glacé et ça fouette le sang. Je renouvelle plusieurs fois l'opération et me voilà démoussé, revigoré, d'attaque pour supporter les BAC-men. Et, éventuellement, pour affronter les ouvriers mécontents.

Une heure plus tard, je suis comme prévu coincé dans une voiture banalisée avec les cow-boys. J'ai l'honneur et le privilège d'être dans l'équipe du chef Gutowski. On est garés sur le trottoir en face de l'usine, sans discrétion aucune et même de façon ostentatoire: il faut qu'on nous voie, a dit le grand chef. Côté masse laborieuse, les ouvriers d'EuroGaz arrivent par grappes, se rassemblent devant l'entrée et se préparent à marcher sur la préfecture. On déroule les banderoles, on fait chauffer les mégaphones et on affûte les chansons à texte. RAS.

Habitué à l'action, mes collègues s'emmerdent ferme. Scotchés à leur smartphone, ils fument clope sur clope en racontant des vannes graveleuses, souvent sexistes, parfois racistes, toujours bien lourdes. C'est plus que je ne peux en supporter.

– Bon, moi je vais faire un tour, dis-je en sortant du véhicule.

– Hooo! Tu restes là comme on a dit au briefing! lance Gutowski à l'attention de mon dos qui s'éloigne.

Préférant la police de proximité à la guerre de position, je traverse la rue et entre dans le bar-tabac des Fleurs, en face, juste à côté de l'entrée de l'usine. Je m'installe au comptoir, achète un paquet de Marlboro et commande un café tout en tendant l'oreille. La plupart des clients sont des grévistes ou apparentés, ralliés sans concession à la cause. Bastion ouvrier de la rive gauche, à un jet de pierre de Rouen, Grand-Quevilly n'a jamais été épargné par le chômage. De nouveaux licenciements massifs, inévitables si la boîte ferme, probables si elle est reprise, mettraient la commune à genoux. Ici, tout le monde gagne sa croûte grâce aux

pétroliers de la zone industrielle voisine. Si ce n'est pas directement, c'est avec les euros qui viennent de là-bas.

Plusieurs types se lèvent, les autres suivent le mouvement, le patron les encourage :

– Allez-y, les gars, on est avec vous !

Je finis mon café cul sec et file aux toilettes, pour me coller sur le torse un sticker FO que j'ai ramassé devant le rade. Camouflage léger. Une fois dehors, je me mélange aux nombreux badauds qui attendent le départ des EuroGaziers, m'approche tranquillement de ce qui ressemble à la tête du cortège en train de se constituer, sans trop m'y mêler. Quelques ouvriers, très énervés et un peu bourrés, parlent de faire du dégât. Ils sont aussitôt recadrés par les représentants syndicaux, très énervés eux aussi, mais sobres. Avec de la suite dans les idées :

– Réfléchis, Dédé, si on casse tout aujourd'hui, on pourra pas durcir le mouvement après !

Les yeux brillants, Dédé hoche la tête de façon un peu honteuse. On voit qu'il en a gros sur la patate, Dédé. Il a dû passer toute sa carrière ici pour un salaire de misère, et il n'acceptera pas de se faire jeter du jour au lendemain comme une merde.

En flânant ici et là, je remarque une Porsche Cayenne garée dans une rue adjacente, à droite de l'entrée de l'usine. La présence de ce signe extérieur de richesse dans un tel contexte est presque incongrue, impression renforcée par un tuning tape-à-l'œil : vitres fumées, châssis surbaissé, jantes chromées surdimensionnées. Un vrai carrosse de mac ou de dealer. Une des portières arrière s'ouvre, un type en descend dans un nuage de fumée bleue, soufflée au-dehors par les basses tonitrueuses d'un rap West Coast. Total look Lacoste, mis à part une

casquette Vuitton trop petite à peine posée sur son crâne. J'interpelle les deux ouvriers à côté de moi, badge FO en évidence, et leur lance :

– Eh les gars, y'a votre collègue là-bas qui vous fait signe !

Ils jettent un œil, puis un deuxième, de travers celui-là, pour enfin me répondre :

– Connais pas, ils sont pas de la boîte, dit le premier.

– Ni du quartier, ajoute l'autre, avant de tourner les talons pour rejoindre le cortège qui se met en route.

Je retourne vers les comiques de la BAC et leur fais part de mes observations.

– Bah, c'est des gens du quartier, ou des curieux. Laisse tomber, le nouveau, remonte dans la caisse et bouge plus. Tu te fais des films, on est pas à la capitale ici, cingle Terminator.

J'attrape l'appareil photo avec le téléobjectif et mitraille la Porsche et le gars. Je vérifierai plus tard au fichier, à tout hasard. La portière avant gauche s'ouvre sur un nouveau nuage de fumée. Je zoome sur le conducteur. Confortablement vautré derrière le volant, il a posé son énorme péniche siglée Nike à plat sur le bitume. Ce gars doit bien mesurer dans les deux mètres. Intrigué, je quitte à nouveau la voiture sous les protestations de Gutowski. Je flâne un peu tout en me rapprochant : ça sent la ganja à dix mètres. Clope au bec, je demande du feu au sportif en survêt. Il me toise trois secondes avant de répondre :

– Dégage.

J'en profite pour jeter un œil au chauffeur, un grand Black dont le visage disparaît au fond de sa capuche.

– Dis donc, ça sent vachement bon dans votre voiture, on peut goûter ?

Le grand Black ne me regarde même pas, mais fait un signe de tête dans le rétro. De l'autre portière arrière s'extrait un gros malabar, jean baggy et lourde parka en cuir. Il s'avance vers moi.

– Dégage, on t'a dit.

– Ok, ok, ça va, je m'en vais.

Je m'éloigne rapidement.

Le reste de la journée se passe sans encombre. On a changé plusieurs fois d'emplacement pour suivre le cortège et, comme prévu – et voulu –, les gars nous ont rapidement calculés et adressé des signes plus ou moins amicaux. Ils ont sorti le barbecue devant la préfecture, clamé deux ou trois discours enflammés et enfumés, entonné quelques belles adaptations syndicales de classiques de la chanson française et, à l'heure de l'apéro, tout le monde s'est dispersé pour prendre la direction des bars voisins ou des bus du retour vers le bercail.

Après avoir repris ma moto au central, je fais un petit détour chez Momo avant de regagner mes pénates. Dans une épicerie arabe ouverte quasi 24 heures sur 24, on s'attend à trouver de la Kro, de la HK et quelques marques de whisky bon marché. C'est le cas chez Momo, mais pas seulement. Il y a aussi deux magnifiques frigos, recelant des trésors de houblons pour la plupart nordistes, et où je vais me fournir régulièrement. J'y pioche une St. Bernardus 12 et la pose sur le comptoir.

– Oulaaah, Mister Kubler, avec la tête que t'as tu devrais prendre un Force 4, me charrie le jeune Algérien.

Momo et moi, on s'est connus au lycée. Fils d'ouvrier immigré, il a grandi à Grand-Quevilly. Ses parents ont fait des pieds et des mains pour qu'il soit bon élève en centre-ville plutôt que futur chômeur dans le lycée de leur cité. À leur grand désespoir, Momo a ouvert une épicerie.

– J'ai passé une journée de merde, j'ai besoin d'un peu de raffinement, je réponds. Et il faut toujours manger un poil du chien qui t'a mordu la veille.

Il se marre, encaisse et me souhaite une bonne soirée.

À peine arrivé à la maison, je vérifie les robinets : après quelques quintes de toux postillonnante, celui de la cuisine commence par délivrer la même eau rose que ce matin. Elle s'éclaircit rapidement puis retrouve sa limpidité doublée d'une légère et rassurante odeur de chlore. Salle de bains : même constat. Tout va bien, le confort de base est revenu.

Je me laisse avaler par mon vieux fauteuil club défoncé, les pieds sur la table basse. Quel calme. L'air frais et parfumé monte du jardin et envahit la pièce, quelques oiseaux gazouillent encore timidement, inquiets à l'approche du crépuscule, la chauve-souris tournoie déjà sans bruit devant la maison, insecticide naturel et gracieux.

Laptop sur les genoux, c'est parti pour une petite virée numérique dans le vaste monde de l'Internet. Je fais le tour des news pas très neuves sur les principaux sites d'infos, puis resserre ma lucarne sur le local. Pas grand-chose sur EuroGaz, manif calme, on sent presque la déception dans les articles. Deux mille participants selon les organisateurs, mille selon la police. Pour une fois, j'adhère plus à la seconde estimation.

Ensuite, cette histoire d'eau. Trois ou quatre rédactions en ligne relaient l'info, le ton de certains sites parisiens à la limite de la déconnade. Il serait question du déversement d'un colorant dans les sources qui alimentent une partie de l'agglomération rouennaise en eau potable. Vandalisme ou accident? s'interroge le journaliste de *Paris Normandie*, tout en déplorant le manque de transparence habituel de la préfecture. Pour moi, ça sent la mauvaise blague, ou la basse vengeance. Un employé éconduit qui règle ses comptes? Un élu débouté? Un commerçant lésé? Ou juste un abruti mécontent? Les possibilités sont nombreuses...

Je termine par le communiqué de presse de la préfecture, comme toujours jargonneux, succinct et rassurant. N'ayez pas peur, tout va bien. L'État veille, vous pouvez dormir sur vos deux oreilles, ce que je vais faire sans tarder.



ÉDITIONS LIANA LEVI

1, Place Paul-Painlevé, Paris 5^e
Retrouvez l'intégralité de notre catalogue
et inscrivez-vous à la newsletter sur le site
www.lianalevi.fr

© Éditions Liana Levi, 2017

Couverture : D. Hoch

Photos : © D.H.

Cette édition électronique du livre *Karst* de David Humbert
a été réalisée en mars 2017 par Atlant'Communication.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782867469237 – Numéro d'édition : 507)

Web-ISBN : 9782867469251